

En revanche, ce qui est certain, c'est qu'Émile Cohl est le premier à avoir eu l'idée – et la patience – d'appliquer le principe de l'image par image à des dessins. Car il fallait un certain courage pour se lancer dans l'exécution de ces centaines d'intervalles un à un. Pour un artiste solitaire, cela demandait un travail de forcené. Dans un article paru en 1934, il fait revivre l'ambiance de ses débuts de cinéaste.

« Oui, je suis le père du dessin animé »

Paris-Soir du 15 septembre 1934

Comment j'ai inventé les dessins animés ? Mon Dieu, c'est bien simple : parce que j'étais truqueur de naissance. Depuis plus de soixante ans, j'ai déversé dans une multitude de journaux, grands, et surtout petits, les devinettes, concours, rébus, problèmes, etc., qui forment la partie réservée spécialement à la jeunesse, toujours intéressée à ce genre de sport. C'est un métier qui peut sembler bizarre, mais qui est néanmoins, à mon avis, très attachant, et pour l'exercice duquel il faut avoir été pris tout petit. L'habitude de faire constamment travailler sa pauvre cervelle afin de trouver du nouveau, de l'inédit, autant que possible, fait que celle-ci agit presque machinalement et que des idées plus ou moins ingénieuses surgissent de ce travail ininterrompu, et, naturellement, aussi peu rémunérateur qu'on peut le souhaiter...

Le Mobilier fidèle, 1910

Comme dans *L'Hôtel du silence*, Émile Cohl anime ici des meubles qui, d'abord saisis par un huissier, retournent d'eux-mêmes chez leur propriétaire bien-aimé. Comment ne pas songer à l'anecdote de Cohl peignant son mobilier en trompe-l'œil sur les murs après l'avoir vendu ?



L'Hôtel du silence, 1908

Un voyageur pénètre dans un hôtel où tout est automatisé. Ce film, inspiré notamment de *El Hotel eléctrico* de Chomón, est l'un des tout premiers d'Émile Cohl chez Gaumont.

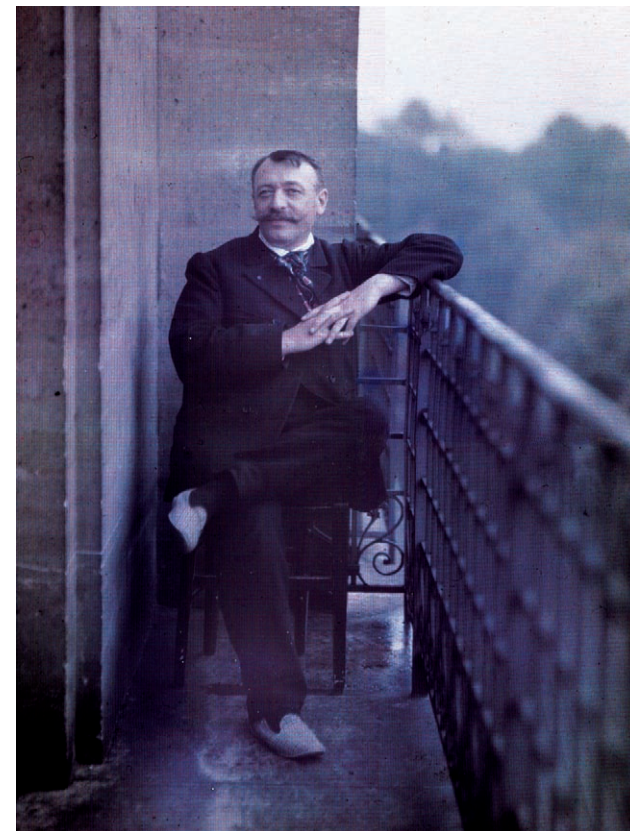


▲
Émile Cohl à Venise en 1906.

“
c'est ainsi qu'on nommait
alors ces prestidigitateurs
anonymes...”

L'apparition du cinéma offrit de suite un merveilleux champ à cultiver pour les truqueurs de mon espèce, les chercheurs et les fantaisistes, mes frères, amenant chacun ses idées propres, sa manière, son genre d'esprit. C'est à ce moment-là qu'on vit les écrans se couvrir de petites bandes mystérieuses. On pouvait voir, par exemple, dans une blanchisserie, le fer à repasser descendre du brasero où il chauffait pour venir, tout seul, remplir son office sur les chemises, les mouchoirs, etc. On voyait aussi le couteau couper le pain et le saucisson sans le secours d'une main quelconque, de même que les chaussures se mettaient à courir après sans pieds dedans et tout cela, et encore bien d'autres choses, sans qu'on pût comprendre l'origine de ces mouvements que d'invisibles prestidigitateurs semblaient animer.

Or, en ce temps-là, il y a une trentaine d'années, j'étais entré chez Gaumont comme truqueur ; c'est ainsi qu'on nommait alors ces prestidigitateurs anonymes qui ont tant intrigué les gens qui aiment à comprendre ce qu'ils voient et à se rendre compte. J'essayais de faire de mon mieux ma modeste partie dans ce genre bon enfant complètement démodé aujourd'hui, mais qui a amené au cinéma, qu'on boudait un peu, une certaine catégorie de spectateurs dont, pour ma part, je ne dirai jamais de mal... et pour cause...



▲
Émile Cohl à 52 ans en 1909.
Cet autochrome (anonyme) est l'un des rares portraits en couleur de Cohl.

Un beau jour de l'année 1907, je me fis cette réflexion bien simple, en digne fils de Calino¹¹ que je suis : puisqu'en somme le cinéma est la décomposition du mouvement en 16 tranches pendant une seconde de temps, si, au lieu de cinématographier un personnage vivant en train, par exemple, de se trémousser, je remplaçais, à la prise de vue ce personnage par 16 dessins fantaisistes représentant un être fantastique, fantasmagorique ayant deux têtes, six bras, dix jambes, j'obtiendrais à la projection du film le même résultat. Je fis donc poser sous l'œil de mon appareil, devant un mur très blanc, un enfant de 8 ans, un très jeune artiste en herbe qui me charbonna un bonhomme naïf représentant le fameux général à la tête en boule, aux membres d'un seul trait, ayant sur la tête le chapeau triangulaire classique. Puis le jeune artiste se retira laissant son œuvre sur le mur. Au bout d'un court instant, on pouvait voir le bonhomme charbonné descendre et se lancer dans le monde imaginaire, où il retrouva ses semblables avec qui, comme de juste, il palabra, se battit, etc., etc. Le dessin animé était né.

Mais nous avons eu la guerre, changement de direction du ciné français. Et depuis ces temps héroïques, ces dessins, multipliés par les joyeux dollars, ont conquis une popularité méritée certes, mais qui laisse tout de même un peu rêveur le vieux truqueur qui imagina cette branche du cinématographe.



▲

La troupe Gaumont en 1909

Cette photo, prise à Chenonceaux le 14 juillet 1909, réunit une partie des metteurs en scène et des artistes de la célèbre firme. On reconnaît, assis au premier rang, Émile Cohl (avec son fils André sur les genoux), Louis Feuillade et Étienne Arnaud.

¹¹ Calino est un personnage de vaudeville qui remplissait un rôle naïf et niais, et dont le nom était à l'époque devenu proverbial. Une « calinotade » était une naïveté, une niaiserie.



◀ *Fantasmagorie*, 1908

Il faut presque voir *Fantasmagorie* au ralenti pour suivre en détail les péripéties vécues par le petit clown. On a l'impression que l'immobilité fait horreur à Cohl. Le dessin vibronne. Qu'importe le scénario : tout est dans la fantaisie visuelle, le rythme, le ton pétillant et ludique.